

GEORGES SAADA

Violence et meurtre dans les Apalaches

JEAN-MARIE TASSEL Michel Galtier et moi-même nous sommes réunis à l'initiative de Michel Galtier qui nous a invités à la lecture du roman de l'américain David Joy¹, *Ce lien entre nous*, publié en 2018 (précisons que l'auteur connaît en profondeur l'environnement géographique et humain, puisqu'il vit en Caroline du Nord).

De nos rencontres en visioconférence, nous en sommes arrivés à considérer que la trame de ce roman, les personnages, pouvaient donner lieu à un travail conjoint autour du thème de cette année « violence et psychanalyse » en utilisant l'histoire, centrée sur l'un des personnages comme s'il s'agissait d'une présentation de cas clinique.

Je débiterai donc par une mise en place du décor et du contexte dont nous verrons l'importance par la suite, et j'essaierai de situer les personnages, particulièrement les interactions entre eux pour en arriver au personnage sur lequel sera centrée notre étude clinique et sans doute la discussion qui suivra.

¹ David JOY, *Ce lien entre nous*, Paris, Sonatine, 2020.

Ce lien entre nous¹

Si l'espoir en mène certains au suicide, le désespoir y mène lui aussi, et plus sûrement peut-être, en en passant par l'errance de celui qui ne croit plus à rien et attend ainsi l'Apocalypse.

Celui-ci sait-il alors qu'il est déjà mort ?²

Sans espoir, ni désespoir il faut y aller [...] parce que la haine.³

MICHEL GALTIER nous invite à mettre à la discussion ces figures du réel touchant au plus profond de l'humain. Esquisse de ce qui ne peut se dire : humus. Et pourtant. Ça s'écrit, ça se lit à la bordure de l'innommable. La lecture de cette épopée nous mène à la croisée de l'amour et de la haine, de l'onirique et du christique.

Nous saisirons donc, sur son versant logique, le discours du personnage principal pour y repérer à l'horizon de l'acte et du déclenchement ces figures de la pulsion.

C'est en s'orientant du propos d'Augustin Menard dans son texte « Quand l'habit fait le moi » que nous entamerons la lecture de cet écrit à nous préserver « des "cliniciens" analystes qui sous prétexte d'avoir repéré les points clés de la structure négligent les phénomènes.⁴ » Il s'agira ici de dire ce qui pourrait nous éclairer d'une présentation de cas face à l'étourdissement de cette fiction d'où le dire provient de « champs aussi éparpillés que l'oracle et l'hors-discours de la psychose.⁵ » Aussi, y seront prélevés quelques éléments de transitivity au travers des phénomènes de corps et ce qui, du réel, fait trace dans ce parcours atemporel au travers d'une « jouissance à lui-même ignoré⁶ ». Si le temps s'inscrit à partir de l'acte, les personnages n'ont de cesse de tenter de s'en séparer ou de s'y soustraire par culpabilité, honte ou « lâcheté morale » ; Or, pour Dwayne le temps n'est pas – sinon fixé en ce point, pulsionnel, parcourant le récit à le conduire au-delà du principe de plaisir.

Un point poursuivant son propre. Signes et Certitude

L'épopée de Dwayne révèle ce que J.-A. Miller reprend à propos du symptôme pour les psychoses – qu'il « est toujours celui de l'Autre.⁷ » Et pourtant, si « c'est toujours dans l'Autre que ça ne va pas, que ça cloche », Dwayne y relève ce qui fait un signe (insigne). Dwayne ne se préoccupe pas des réponses que l'autre pourrait lui apporter et seul le passage à l'acte y réplique. La disparition de son frère fait énigme. Tenu par l'idée fixe, Dwayne menace, serre les poings et, silencieux, exécute des scénarii toujours plus horribles pour tenter de sortir de cette éprouvé et répondre à l'impossible. Son frère opéra cet arrimage et nous relèverons combien Dwayne s'y fixera malgré sa disparition. « Sans savoir si », Dwayne collecte les signes qui le mèneront à découvrir sa perte.⁸ Face au vide de la signification, Dwayne reste fixé dans des expériences énigmatiques pour lesquelles il ne cherche pas à trouver une « signification

1. JOY David, *Ce lien entre nous*, Éd. Sonatine, 2020.

2. LEBOVITS-QUENEHEN Anaëlle, *Actualité de la haine*, Navarin Éditeur, 2020, p. 154.

3. LEBOVITS-QUENEHEN Anaëlle, *Actualité de la haine*, Navarin Éditeur, 2020, p. 155

4. MENARD Augustin, « Quand l'habit fait le moi », *Voyage au pays des psychoses* (2008), Nîmes, Champ social, p. 59-70.

5. LACAN Jacques, « L'étourdi », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.

6. « Il y avait une expression sur le visage de Dwayne, une légère courbure au coin des lèvres, comme si ses pensées l'amusaient. » (Chap. 11) / « Jouissance à lui-même ignoré » : Freud utilise le terme *Lust* dans *L'homme aux rats* (1909) quand il discerne une « expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant l'horreur d'un plaisir (*Lust*) par lui-même ignoré » écrit-il alors lorsque l'analysant décrit la torture de la pénétration d'un rat dans l'anus du torturé.

7. MILLER Jacques-Alain, *Du symptôme au fantasme et retour*, Orientation lacanienne II, n° 2, leçon du 20 avril 1983, p. 194.

8. Dwayne sait « qu'il est arrivé quelque chose à [son] frère » et ne cesse de rester fixé à son irrémédiable décision « d'obtenir des réponses à ses questions » sans pour autant en attendre de réponses. (Chap. 9). « Sa voix était profonde et calme, ses paroles avaient un caractère définitif qui ne laissait guère de place au doute. » (Chap. 11).

tempérée ». D'une conviction, rattachée le plus souvent à la rencontre d'un objet, Dwayne sait. Là où Schreber pouvait énoncer « qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement », Dwayne énoncerait au travers de ce récit un : « Qu'il serait beau d'être... le maître de Dieu. »

Rire à la face de Dieu

Lacan rappelle en effet dans son texte de 1950, « Psychanalyse et criminologie »⁹, à propos des frères Karamazov que : « Si Dieu est mort, alors tout est permis.¹⁰ » « Après Dieu », voilà un ordre qui positionne le personnage de Dwayne et son délire qu'il s'agira de retenir. Lacan reprend la question du surmoi et de la culpabilité qui ressortent de la relation fondamentale entre la mort de Dieu et la Loi. Un mur est désormais infranchissable et pose le sujet face à l'impossible. Nul ne peut prendre la place de Dieu. Or, Dwayne prend au pied de la lettre cette sentence, à venir défier Dieu sur son humour et ses choix quant aux créatures terrestres. La gestuelle de Dwayne relève déjà de signes christiques¹¹ et n'a de cesse de commenter les signes sur les écriteaux¹², de discerner une crucifixion dans le vol des rapaces¹³ ou de voir dans le regard d'un cerf, un présage.¹⁴ Dwayne se veut prédicateur et maître du Destin et se proclame prophète¹⁵ De cette lecture et de ses croyances prélevées au gré de coïncidences, Il organisera sa vision du monde (*Weltanschauung*). Tout au long du récit, il nous livre sa certitude et sa volonté de puissance, son rapport au Tout et à Dieu.¹⁶ Pourtant, le monde lui échappe.

Déjà enfant, à partir de ses hallucinations, telle était sa lecture de la Bible et du Monde. Il ne s'agissait pas d'une lecture à partir de l'Autre et de ses commentaires au service de la haine et de la violence, pour lui seul, non dialectisable, telle une assertion. Si dans la psychose, il n'y a pas de signifiant d'un manque dans l'Autre, S(A), l'Autre ne manque de rien et le semblant reste caduc, forclos et obsolète. Le semblant est donc seulement bon pour les autres et non pour Dwayne. Par conséquent, il identifie les martyrs mais ne s'inscrit pas dans cette série. Comme le décrit la scène finale, va-t-il se sacrifier ? Non. Il ne « peut se donner la mort ». Il ne « peut que donner la mort ».

9. et dans *L'Envers de la psychanalyse*.

10. LACAN Jacques, *Le séminaire XVIII. L'envers de la psychanalyse*, (1969-1970), Paris, Seuil, 1991, p. 138-139.

11. Il « écarta les bras comme s'il était accroché à une croix » (Chap. 9) et lève « deux doigts comme s'il faisait le signe de la paix. » Dans la cabane de Sissy, « Dwayne prit de l'eau entre ses mains et la versa sur la tête de son frère comme s'il le baptisait. » (Chap. 11).

12. Certitude de sa mission : « les intrus font de beaux trophées. » (Chap. 17). Pancarte, « dieu recrute dans les bas-fonds, pas sur le piédestal », Dwayne pense alors « tu connais que dalle aux bas-fonds ».

13. « convaincu qu'ils étaient le signe qu'un malheur était imminent. » (Chap. 17).

14. celui de la fin de la vie. (Chap. 33).

15. « ...tu vas me le rendre pour que je puisse réparer ça », dit-il à Calvin. « Ton heure ne saurait tarder » [...] « Et si je te disais que j'étais prophète ? » (Chap. 36) « J'ai été envoyé pour t'enseigner quelque chose... c'est l'unique sens de ma vie. » Et dans une dernière tirade – en dispensateur de sa propre science telle « La leçon de tous les temps » – il place Calvin au pied du mur par ce décret : « Pour qui es-tu prêt à donner ta vie ? » « ...tu vas me le rendre pour que je puisse réparer ça », dit-il à Calvin. « Ton heure ne saurait tarder » [...] « Et si je te disais que j'étais prophète ? » (Chap. 36).

16. « Tu peux croire ce que tu veux, mais la vérité est ce qu'elle est. Elle change pas sous prétexte qu'on veut pas y croire. » – Que savez-vous de dieu ? » (réplique Angie à Dwayne). – Il regarde tout ça et a un sens de l'humour vraiment tordu. (à savoir, regarder l'homme détruire la Nature). – Non je ne suis pas si tordu que ça. Je vois l'humour qu'il y a là-dedans, mais je suis pas si tordu. Dwayne Sait : « Je sais ce qu'ils ont fait tout comme Dieu Lui-même le sait ! » Pendant tellement longtemps Dwayne avait tout fait pour avoir les choses en main. Le contrôle. Se sentir bien : le contrôle total. Ce monde est une question de pouvoir. Ce monde est pour ceux qui sont nés avec et pour ceux qui le prennent.

Pulsion scopique/invoquante

Dwayne ne voit pas le monde du même œil que Dieu, et de ce regard il fera l'objet et le motif de ses actes.

À l'église, il a ressenti une « vieille sensation familière s'emparer de lui », une rage incontrôlable, signe de l'irrépressible pulsion au déclenchement de son acte : « se ruer sur la gorge de l'homme... ». Il s'est alors retrouvé dans une sorte de transe hallucinée, un moment de suspens, instant de fixité du regard. Or, dans cette scène, seule quelque chose de la voix de son frère lui fit entendre raison. « Il lâcha l'homme. »

Ailleurs, près du corps de son frère en décomposition, Dwayne semble entendre un murmure provenant du cadavre. Les lèvres de Sissy semblaient frémir mai, Dwayne n'en distinguait pas les mots. Il lut sur les lèvres de son frère. Cette énigme ne fait pas sens pour Dwayne et comme « s'il était une abeille sur une fleur de pissenlit », il questionnait la cruauté dans la beauté : « pourquoi [Dieu] avait-il imposé au monde une telle souffrance ? »¹⁷

Il ne pourra plus regarder le cadavre de son frère, seulement lui parler. Le regard est ici recouvert par la voix. C'est en place de Zoroastre que Dwayne se positionne à déceler la vérité absolue dans le regard et dans les paroles. Ici encore regard et voix s'articulent *comme* objet signes de vérité absolue.

Puis, proche de l'euphorie, au dernier chapitre, Dwayne s'adresse directement à Dieu à propos de l'Amour absolu. Il ressent alors un phénomène de corps « sans plus aucune pensée », « comme des mains lui agripper les épaules » et entend « une voix qui ne parlait pas une langue qu'il connaissait » mais dont « il comprit immédiatement le sens. » Cette voix n'était pas remise en question. Elle l'emplit « de plomb fondu », et Dwayne ressentit ses « entrailles enflammées par la chaleur. »

« Laisse tomber. Tout, lui dicta la voix. Il sut à la fois tout et rien et devint le Témoin des miracles du monde. »

Transitivisme et immixtion

Dans son texte de 1936, « Le stade du miroir [...] », puis en 1938, dans son article sur « Les complexes familiaux », Lacan reprend le concept de transitivisme et pointe que « le moi garde [...] la structure ambiguë du spectacle qui donne [sa] forme à des pulsions [...] destructrices de l'autrui dans leur essence »¹⁸. J.-A. Miller nous rappelle que le stade du miroir est un « monde très instable » et nous donne l'exemple de l'enfant qui donne « un coup à son compagnon et qui dit : "Il m'a frappé" ».¹⁹ Aux yeux de Dwayne, lui seul pourra protéger son frère exclu du champ divin et le défendre face au père décrit comme « le diable en personne. »²⁰ Une mission donc. Défendre ce frère, devenu soutien de celui qui, « abandonné » par Dieu,

17. « Nous nous provoquons depuis trop longtemps, Toi et moi. Nous deux, nous n'avons jamais vu les choses du même œil. »

18. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 43

19. MILLER J.-A., *Effet retour sur la psychose ordinaire*, Quarto, n° 94-95, janvier 2009, p. 40.

20. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 68. « Hormis les cas où le délire émane d'un parent atteint de quelque trouble mental qui le mette en posture de tyran domestique, nous avons rencontré constamment ces délires dans un groupe familial que nous appelons décomposé, là où l'isolement social auquel il est propice porte son effet maximum, à savoir dans le « couple psychologique »

formé d'une mère et d'une fille ou de deux sœurs (voir notre étude sur les Papin), plus rarement d'une mère et d'un fils. »

s'en servira de suppléance. Dans les liens établis avec son frère, sous le thème paranoïde du double,²¹ Dwayne excelle pour identifier clairement « la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel. »²² C'est dans ce contexte familial que « le sujet s'initie au délire »²³.

Dwayne lit ce qui s'éprouve. En tout lieu, ça le regarde et ça lui parle. Devant l'impossible détachement ou la chimérique indifférence, Dwayne dicte sa propre loi en réponse aux humiliations perçues et éprouvées en passant à l'acte sur le versant de la violence. Toujours en équilibre sur l'axe imaginaire a à a', les effets d'insulte le marque tel un signifiant tout seul enkysté depuis son enfance.²⁴ Porté par le destin et l'injustice, Dwayne se veut déterminé, et lui-même fléau, à faire pencher la balance pour « mettre les privilégiés au pied du mur suffisamment longtemps pour en tirer du plaisir. »

Taire et faire taire la pulsion :

Incessamment pris par la pulsion, Dwayne démontre tout au long du récit l'unique réponse qui apaiserait ce feu qui monte en lui dans ces instants de fureur : tuer, dépecer, étrangler, faire saigner afin de faire taire. Tel serait le credo du justicier Dwayne. Sans significations à sa jouissance et hors discours, Dwayne ressent alors des phénomènes récurrents rassemblés sous le champ lexical de la charogne et de la chair, convoquant alors le « *bruissement* » de la vermine et des mouches à chacune de ses pensées.²⁵ Depuis, les effets de corps itèrent pour le moindre motif : « la rage monte en lui de la poitrine jusqu'aux yeux », telle la « fureur irréfléchie, [d'un] corps motivé par l'émotion plus que par le bon sens. » L'acte supplée la perte et Dwayne y trouve un apaisement. Dans ces instants de solitude et de silence, il hurle pourtant « dans l'espoir qu'on lui retournerait l'appel. » Aucune adresse possible n'opère alors.²⁶ Par ses tentatives de meurtre de la Chose, Dwayne se range donc, par ses actes, dans la série des meurtres.²⁷

Le dindon de la farce : « Tel est pris qui croyait prendre. »

Devant l'impact de l'odeur « *de viande en décomposition* » de son frère Sissy, Dwayne eut un souvenir d'enfance. À douze ans, lors d'une chasse au dindons avec son frère, il avait perçu « quelque chose de familier dans les yeux du dindon agonisant, quelque chose de si familier dans sa souffrance. » C'est dans ce moment spéculaire qu'il prit conscience que la bête existait

21. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 45.

« Ces connexions [de la paranoïa] s'expliquent en ce que le groupe familial, réduit à la mère et à la fratrie, dessine un complexe psychique où la réalité tend à rester imaginaire ou tout au plus abstraite. La clinique montre qu'effectivement le groupe ainsi décomposé est très favorable à l'éclosion des psychoses et qu'on y trouve la plupart des cas de délires à deux. »

22. LACAN J., *Présentation des mémoires d'un névropathe*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 215.

« Une définition plus précise de la paranoïa comme identifiant la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel. »

23. LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Autres Écrits, Seuil, Paris, p. 67.

24. Ou une holophrase, fusion d'un S₁ et d'un S₂ ?

25. « Un million de questions se bousculaient dans sa tête, tournoyant dans son crâne comme des mouches. Quelqu'un va me donner une foutue réponse. » (Chap. 7).

26. « Il n'y a aucune grâce dans la mort » depuis le temps de son enfance où Dwayne se demandait si les étoiles pouvaient mourir. De n'en avoir vu aucune mourir sous ses yeux, depuis, Dwayne « reste là à regarder [sa victime] dans les yeux

comme s'il regardait un ciel nocturne. Fasciné par le fait que les étoiles pouvaient mourir. »

27. « Le meurtre de la chose est déjà là. Il apporte à tout ce qui est, ce fonds d'absence sur quoi s'enlèveront toutes les présences du monde », nous transmet Lacan dans le *Discours de Rome*. « Il les conjoint aussi à ces présences de néant, les symboles, par quoi l'absent surgit dans le présent. Et le voici ouvert à jamais au pathétique de l'être. » (LACAN J., *Discours de Rome*, 1953).

dans ce laps d'ouverture et de fermeture des yeux : « Dans son regard noir, le garçon avait vu l'éternité. » Il eut alors cette pensée qu'il existait au moins « une créature semblable à lui. » Poussé par la nécessité, il décida donc de précipiter la mort du dindon afin de mettre un terme à cet insupportable. À cet instant, Dwayne acheva Dieu, reléguant la pitié au degré zéro de l'existence humaine.

Décidément, ce qui le regarde du dindon, du cerf et du cadavre est de l'ordre de l'impossible. Comme réponse à cette énigme du corps, Dwayne ne saura que la violence et son acte : tirer une pierre en direction du cerf, achever le dindon et ne plus pouvoir regarder son frère. Désormais, à chaque instant de ces phénomènes de corps, ce sera « toi ou moi ».

Œil pour œil, dent pour dent

L'objet regard et l'objet voix sont ici convoqués pour illustrer et révéler l'impossible pudeur susceptible de voiler ce réel. L'objet surgit et l'être de Dwayne défaille. Dans cet instant d'éclipse et de disjonction, Dwayne fait le choix de la violence et de l'abolition. Dans son texte de 1963, « Kant avec Sade » Lacan relève la fonction « amboceptive de la pudeur » quant à la jouissance, que nous pouvons articuler ici à « l'objet *a* », non soumis à extraction.²⁸

Le regard, la voix et le sourire se retrouvent dans le récit de façon itératives. En cela, Dwayne a l'objet dans la poche. Il garde dans la sienne les dents détachées du corps du frère lorsque ce dernier se liquéfie à vouloir l'emporter ? Il a désormais le sourire en poche qu'aucun des membres de sa famille n'avait. Le sourire se présente encore lorsque Dwayne éventre un sac de chaux d'un coup de canif et, de cette entaille, donne un sourire au sac. Il reste fasciné par la blancheur du sourire mais, ne sait qu'en faire... Il ne reste plus que ça. La blancheur. L'éclat. Sourire et regard adviennent quand la mort se présente.²⁹

RSI et nœud de trèfle

À l'issue de nos rencontres, et pour notre dénouement, j'ai envisagé la possibilité d'un tressage borroméen à partir de ce qui pourrait faire fonction d'ambocepteur. Ici, la voix comme faisant fonction, au mieux arrêter la chatouille et la gratouille de l'acte sur la gâchette...

Ici, le nœud s'envisage en nœud de trèfle d'une continuité des registres Réel, Symbolique et Imaginaire comme congélation du signifiant. Ce qui donne à Dwayne ce caractère figé, cette subjectivité froide, quasi scientifique, d'enquêteur investi et certain dès le commencement de sa quête. La fin est déjà au commencement, ne laissant aucune place à la moindre coupure, incise ou surprise, susceptible de dérouter ce justicier. Or, si les trois registres sont en série c'est du sérieux ! À la mesure de la série des crimes à l'œuvre dans le récit.³⁰

28. « La pudeur est amboceptive des conjonctures de l'être : entre deux l'impudeur de l'un à elle seule faisant le viol de la pudeur de l'autre. »

29. Déjà, « la photo de son arrière-grand-mère effrayait Dwayne. » Il avait l'impression qu'elle allait sortir du cadre, « qu'elle allait sortir dans la pièce ».

30. Il n'est repérable aucune angoisse, aucun symptôme et encore moins d'inhibition pour ce sujet que Dwayne incarne. À l'embrasement des registres, nul chevauchement mais un système clos, sans trou. Le réel du corps chez Dwayne s'articule au florissant imaginaire ne laissant de place ni à l'absence, ni au manque, ni au doute. Le défaut de symbolisation est relevé dans le discours.

Dans le cas de Dwayne, un pronostic semble défavorable si nulle suppléance ne s'avère possible par le redoublement d'un des registres qui ferait nomination. Sinon, par la voix – « y croire » plutôt que « la croire » – passerait-il (il pourrait passer) d'un « Qu'il serait bon d'être... le maître de Dieu » à une fonction de « pasteur » articulée au discours, encadrée par un dogme admis par la société et soutenu par la Loi et le symbolique.

Quant à l'ego, nous pouvons le percevoir sous les traits du protecteur de son frère.

Un Ego, au-dessus de Dieu, dont nous avons les coordonnées et dont l'horreur et l'opacité plongent le lecteur dans le noir.